

QUAND LES MOTS VIENNENT À MANQUER — L' ANALYSE COGNITIVE DU SILENCE EN PSYCHANALYSE

QUANDO AS PALAVRAS FALTAM — UMA ANÁLISE COGNITIVA DO SILÊNCIO EM PSICANÁLISE.

WHEN THE WORDS ARE MISSING — A COGNITIVE ANALYSIS OF SILENCE IN PSYCHOANALYSIS

Daniel Widlöcher*

Resumo:

A neuropsicologia das afasias continua a nos fazer descobrir novas dissociações funcionais suscetíveis de alterar as funções da linguagem (Shallice, 1988). Assim, ela não deixa de contribuir para o nosso conhecimento dos mecanismos que regulam essas funções. Nesse sentido, a neuropsicologia se inscreve por completo na linha-mestra do empreendimento psicopatológico. Ora, nisso - e este é precisamente um fato que pode surpreender — o modo de comunicação própria da situação psicanalítica lhe pode ser comparado. Pelo menos é o que tentarei mostrar a partir de uma forma de ausência da palavra, bem diferente em aparência da afasia, mas que, de um certo ponto de vista, pode ser tomada como expressão de uma dissociação funcional da linguagem. Esse ponto de vista aplicará à observação da comunicação psicanalítica os enquadres teóricos advindos de análises cognitivas da pragmática da comunicação (Fodor, 1987; Sperber et Wilson, 1989).

Palavras chave: neuropsicologia; psicopatologia; comunicação; linguagem; psicanálise.

Résumé:

La neuro-psychologie des aphasies continue de nous faire découvrir de nouvelles dissociations fonctionnelles susceptibles d'altérer les fonctions du langage (Shallice, 1988). Elle ne manque pas de contribuer ainsi à notre connaissance des mécanismes qui régulent ces fonctions. En ce sens, la neuro-psychologie s'inscrit bien dans le droit-fil de la démarche psycho-pathologique. Or en ceci — et c'est précisément un fait qui peut surprendre - le mode de communication propre à la situation psychanalytique peut lui être comparé. C'est du moins ce que je vais tenter de montrer à partir d'une forme d'absence de parole, bien différente en apparence de l'aphasie, mais qui, d'un certain point de vue, peut être tenue pour l'expression d'une dissociation fonctionnelle du langage. Ce point de vue appliquera à l'observation de la communication psychanalytique les cadres théoriques issus d'analyses cognitives de la pragmatique de la communication (Fodor, 1987; Sperber et Wilson, 1989).

Mots-clé: neuro-psychologie; psycho-pathologique; communication; langage; psychanalyse

Abstract:

The neuropsychology of the aphasia keeps on making us discover some new functional dissociation liable to alter the language functions (Shallice, 1988). This way, it contributes to our knowledge of the mechanisms, which regulate these functions. In this sense, neuropsychology fits perfectly the main stream of the psychopathologic undertaking. Here – and this is precisely a fact that might surprise us – the way of communication suitable to the psychoanalytical situation can be compared to that one. At least, this is what I will try to demonstrate, having, as a starting point, a kind of absence of words, apparently very different from the aphasia, but that, from a certain point of view, can be faced as the expression of a functional dissociation of the language. This point of view will apply the theoretical frames come from the cognitive analyses of the pragmatics of communication to the observation of the psychoanalytical communication. (Fodor, 1987; Sperber et Wilson, 1989).

Keywords: neuropsychology; psychopathology; communication; language; psychoanalysis.

LE SILENCE DANS LA COMMUNICATION PSYCHANALYTIQUE

La place du silence dans la communication psychanalytique est plus souvent considérée sous un angle critique et ironique, ou au mieux comme un inévitable aléas, plutôt que comme un trait spécifique de ce mode de communication. On plaisante en France sur le "Hum, hum ..." du psychanalyste qui accompagne, dans d'horribles histoires, l'aventure du patient qui se jette par la fenêtre. À Londres, au contraire, on s'amuse du psychanalyste qui a déjà commencé à donner ses interprétations alors que son patient est encore dans la rue! Dans un cas c'est le silence du psychanalyste qui est visé, dans l'autre celui du patient.

Le silence est en effet double dans la cure. Inutile de se dissimuler que, quelles que soient les excellentes raisons que nous donnons au patient pour qu'il parle librement, notre propre silence ne peut que susciter le sien.

Considérons tout d'abord celui du psychanalyste. Je ne reviendrai pas ici sur un thème largement traité ailleurs (Widlöcher, 1986). Rappelons seulement que le psychanalyste, dans le processus de communication de la cure, est tenu à une double réserve, celle de ne répondre ni à une intention de communication informative, ni à celle de communication interactive. Je voudrais simplement rappeler qu'en ne répondant pas au premier type de communication, il censure en lui des processus inférentiels susceptibles de développer le sens d'un discours qui se construit dans l'intention d'enrichir un monde cognitif commun (entre le patient et le psychanalyste) de connaissances concernant l'objet

de référence (le présent ou le passé du patient, ce qu'il éprouve en dehors ou au dedans de la situation psychanalytique), bref le descriptif d'un objet extérieur au discours lui-même. De même, en ne répondant pas au second type de discours, il censure en lui les réponses qui sont sollicitées par la demande impliquée dans le discours du patient, celle-ci s'ordonnant autour d'un processus d'échange destiné à assurer la complémentarité des rôles. Chercher à partager une connaissance de faits ou à s'établir dans une complémentarité d'actes sont deux règles qui ordonnent le discours du patient comme tout autre procès de communication (Prieto, 1975), et auxquelles le psychanalyste devra se garder d'obéir. La règle qui invite le sujet parlant en analyse à exprimer à haute voix toutes les pensées qui lui viennent à l'esprit devrait avoir pour effet d'ôter toute pertinence à ces règles naturelles. Il me semble, dans la pratique, que la non-réponse du psychanalyste à ces deux formes de communication y contribue bien plus que l'énonciation préalable de la règle fondamentale.

Mais si le psychanalyste ne répond pas, à quoi pense-t-il? Il entend bien ce dont lui parle l'analysant et, comme nous le verrons, il a besoin que se construise avec son patient un monde cognitif commun. Il entend bien également à qui s'adresse le patient et ce que ce dernier cherche à lui faire dire ou penser. Mais il lui faut entendre aussi autre chose : l'influence d'actes psychiques inconscients dans la production des actes psychiques conscients. L'originalité de la situation est précisément qu'il doit pour cela se satisfaire, d'une certaine manière, du silence de l'analysant. Le silence de ce dernier tient à des mécanismes divers. On pense d'abord au discours sans parole. Des événements mentaux sont bien perçus par le sujet et se sont exprimés mentalement par des énoncés qui auraient pu être prononcés à haute voix. Il y a bien eu un discours intérieur, et c'est plus ou moins délibérément qu'il n'y a pas eu d'expression vocale. Il a pu s'agir d'une censure consciente, mais aussi bien d'une négligence, l'esprit étant aussitôt occupé par une autre pensée.

Mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les silences qui ne résultent pas d'une motivation particulière, et qui constituent les effets nécessaires de la règle fondamentale. La thèse que nous voulons développer est qu'en invitant le sujet à abandonner toute planification du discours et à observer les pensées qui font irruption dans le champ de l'activité mentale, nous induisons une forme obligée de silence, un fossé nécessaire entre l'état mental identifié et l'énonciation d'une proposition censée exprimer cet état. Il s'agit donc d'expliquer pourquoi ce fossé est inévitable, explication dont il y a tout lieu de penser

qu'elle nous aidera à mieux connaître tant les processus qui se trouvent ainsi exclus de l'activité discursive que ceux qui se trouvent présents à leur place.

Face à un silence, le clinicien est souvent tenté de solliciter un acte de parole, sur le mode du '*À quoi pensez-vous?*'. En règle générale, la réponse décevrait sa curiosité. Le patient expliquerait qu'il était ailleurs ou qu'il ne pensait à rien. Ces deux réponses méritent pourtant qu'on s'y arrête car elles en disent davantage qu'il n'y paraît. La première se réfère à un état mental caractérisé par la représentation d'une interaction imaginaire avec un ou des tiers. Il peut s'agir de la représentation d'une interaction imaginaire avec un ou des tiers. Il peut s'agir de la représentation d'une scène du passé ou d'une scène anticipée. On peut conclure qu'il n'est pas possible de vivre mentalement une scène, c'est-à-dire se représenter une action sur un mode 'hallucinatoire', et lui donner en même temps une description sur un mode déclaratif. C'est après coup que peut être énoncée verbalement la scène 'vécue' sur le mode imaginaire.

La seconde réponse, qui semble se référer à un néant de la pensée, est d'interprétation plus difficile. Il semble bien qu'il s'agisse d'un état mental cahotique et non d'une absence d'état mental. Car, quand le sujet cherche, également après coup, à rendre compte verbalement de cet état mental, ce n'est pas le vide qui s'exprime, mais une extrême abondance de pensées qui semblent avoir été activées en même temps.

Tout se passe comme si, faute d'une heuristique définie, en l'état présent des connexions épistémiques, aucune forme propositionnelle ne se dégageait, susceptible d'être traitée par le langage pour donner forme à une représentation sémantique précise. Si nous admettons avec Fodor (op.cit. p. 56) en référence à ce qu'on appelle le holisme sémantique (*meaning holism*), que le "contenu intentionnel d'une attitude propositionnelle est déterminé par la **totalité** de ses liens épistémiques", on peut observer ici une dissociation fonctionnelle entre une organisation de liens épistémiques (d'où se dégage le sentiment subjectif d'être dans un état de pensée) et l'absence d'attitude propositionnelle (ce qui donne le sentiment de ne penser à rien). En d'autres termes, on admettra qu'il existe des états mentaux, caractérisés par un ensemble d'éléments de connaissance du monde, dont l'agent ne peut extraire une forme propositionnelle susceptible d'être montrée par le langage ou tout autre mode de communication (Sperber & Wilson, op.cit.).

Nous nous trouvons donc devant deux formes d'activité mentale qui, toutes deux, témoignent d'une rupture avec le plan antérieur du discours. Quand l'activité mentale s'accorde avec ce plan, dans le discours finalisé ordinaire, une heuristique permet d'extraire de l'état mental, et donc de l'ensemble des connexions épistémiques qui le

caractérisent, la forme propositionnelle qui trouvera, dans le traitement linguistique qui en sera fait, l'énoncé approprié : j'étais en train de dire ceci et maintenant je dis cela. La continuité sémantique du discours se fait à ce prix, et même quand il y a rupture de sens, celle-ci n'interrompt pas le discours. Ce dernier saura indiquer la rupture, sous la forme, par exemple, d'un '*Tiens, je pense que ...*' ou un : '*Cela me fait penser que ...*'. Au contraire, dans les deux cas que nous venons de décrire, l'état mental s'est, en quelque sorte, dégagé du plan discursif. Il y a rupture de la communication, et donc absence d'heuristique. De ces états silencieux de la pensée nous ne saurions rien dire si le sujet n'était pas en mesure, après coup, d'en dégager un énoncé. Dans le premier cas, il peut décrire l'action imaginaire dans laquelle il s'était engagé : '*J'étais en train de penser que...*'. Dans le second cas, il énonce une proposition qui est censée exprimer l'attitude propositionnelle de l'état mental précédent. En réalité, c'est parce que le sujet se place dans une perspective de communication et dans une intention informative qu'il adopte après coup une heuristique susceptible de dégager de l'ensemble du contexte des liens épistémiques du moment une forme propositionnelle qui l'engage dans un acte de parole : '*J' étais en train de penser à ...*'.

Dans les deux cas, il n'est pas juste de se référer à une perception interne: le sujet n'observe pas sa pensée comme un objet. L'insight résulte de l'extraction d'une forme propositionnelle, susceptible d'être traitée par le langage, à partir d'un état mental marqué par une activation complexe et cahotique des éléments de connaissance du monde. C'est cette complexité (ou hétéronomie) qui permet au locuteur de formuler plusieurs énoncés conformes au même état de la pensée et de développer un véritable processus discursif à partir de ce qui fut un instantané de cette pensée. On est en effet souvent étonné de l'extrême richesse des contenus mentaux qui ont occupé un temps de silence assez court. Tout se passe comme s'il fallait un grand nombre d'énoncés pour rendre compte de ce moment unique de la pensée. Ceci s'explique si l'on retient le principe du holisme sémantique. Face à un nombre indéfini de connexions épistémiques, et faute d'une mise en forme sélective liée à une heuristique particulière, plusieurs propositions peuvent être extraites d'un état présent de ces connexions épistémiques qui se saisissent d'une partie de ces connexions. '*J'étais en train de penser à ma mère qui doit venir...*' et '*Je pensais que la maladie de ma mère n'est pas si grave, à en juger par ce que m'a dit le médecin...*' n'expriment pas nécessairement deux moments distincts de la pensée s'ils marquent deux moments du discours, car ils peuvent exprimer deux ensembles d'informations qui étaient activés en même temps dans cet état silencieux de la

pensée, état désordonné en l'absence d'une heuristique forte. C'est ce caractère cahotique qui permet au locuteur d'osciller entre plusieurs versions, de passer d'un plan de discours à un autre.

Certes, ce processus n'est pas spécifique à la situation psychanalytique. On l'observe chaque fois que se relâche fortement le plan d'action dans lequel une conversation s'inscrit. C'est pourquoi Freud n'a pas craint de le comparer à l'état qui précède l'endormissement (1950). Les idées subites (*Einfällen*) ou involontaires (*Ungewolten*), qui marquent cet état relâché de la pensée, se caractérisent moins par l'irruption d'une attitude propositionnelle forte mais inattendue que par un état fluctuant et distendu des liens épistémiques.

Cet état n'est pas une conséquence secondaire de la psychanalyse, mais bien au contraire l'effet attendu de la règle dite fondamentale. Celle-ci implique, outre le refus d'entrer dans une forme informative ou interactive de communication, la double nécessité d'éviter toute planification discursive et de communiquer après coup (meta-communiquer) les états mentaux secondaires à cette 'déplanification'.

Mais comment le psychanalyste peut-il, ou doit-il, entendre ces actes de parole 'après coup' qui constituent la communication d'insight? Il y a deux manières de tenter de répondre à cette question. La première est d'ordre technique. Compte-tenu des buts de la psychanalyse, il s'agit de définir des règles d'interprétation, c'est-à-dire les procédures de transformation que l'on doit faire subir au contenu des énoncés pour identifier le ou les actes psychiques inconscients qui déterminent, partiellement du moins, les connexions épistémiques. La seconde réponse est de nature psychologique. Elle se donne pour but d'étudier les conditions naturelles qui rendent possible le travail d'interprétation. Si l'on adopte le point de vue technique, et c'est généralement la stratégie des psychanalystes, l'établissement d'une règle d'interprétation tend à développer deux formes de réduction. La première, de type naturaliste, consiste à objectiver derrière les attitudes observées (les attitudes propositionnelles) les mécanismes d'autre nature que, pour aller vite, nous qualifierons de dynamique et d'économique, et qui sont destinés à rendre compte du jeu des pulsions dans la genèse des pensées. La seconde, de type herméneutique, tend à réduire toute communication à sa fonction illocutoire et à l'entendre dans le transfert. La première est dépendante de la théorie de la pulsion. La seconde est, sous toutes ses formes, l'expression d'une théorie de la parole.

Le souci du psychanalyste doit être de se dégager de cette alternative. Comment écouter le patient sans réduire son discours à n'être que l'expression du jeu pulsionnel ou

celui d'une interaction? La réponse tient au renoncement d'un point de vue normatif et à écouter le patient sans réduire son discours à n'être que l'expression du jeu pulsionnel ou d'une interaction. La réponse ne peut être de nature technique. Il faut adopter un point de vue psychologique, c'est-à-dire étudier les opérations mentales qui se développent à partir du silence du patient et qui déterminent la "compréhension" du psychanalyste. La question est de savoir comment ce dernier peut à la fois interpréter ce que dit le patient dans une finalité "autistique", c'est-à-dire dans une production de pensée sans aucune intention communicative, à la manière du rêve (Widlöcher 1991), et dans une finalité de communication consciente et inconsciente, c'est-à-dire dans la relation interactive du transfert. En outre, il faut tenir compte de la qualité émotionnelle de ces productions de pensée et de la capacité du psychanalyste à la saisir. C'est dire que la question de l'empathie se trouve ainsi posée.

La question de l'empathie

Il peut paraître paradoxal de proposer le recours à un concept aussi contraire à la connaissance rationnelle, aussi ancré dans une forme intuitive de la pensée et si dépendant d'une théorie primaire de la vie émotive, pour tenter d'expliquer les mécanismes cognitifs à l'oeuvre dans la communication psychanalytique. Le terme, qui n'est même pas encore reconnu dans la langue française, est transposé directement de l'anglais, destiné à traduire le terme allemand "Einfühlung" qui se réfère à une connaissance immédiate de l'expérience subjective d'autrui. Il existe une importante littérature sur le sujet, et en particulier d'un point de vue psychanalytique. On trouvera de cette dernière une excellente revue dans l'ouvrage récent de Tansey & Burke (Understanding counter-transference, 1989). Le fait généralement tenu pour acquis est que, dans la relation clinique en particulier, une connaissance des pensées et des sentiments du sujet ne repose pas seulement sur le traitement conscient et contrôlé des informations explicitement données par autrui. Une certaine connaissance du contexte nous permet, de manière non consciente et involontaire, de construire des représentations de l'expérience d'autrui, représentations qui prennent en compte le contenu thématique des pensées en même temps que leur connotation affective. D'emblée se pose d'ailleurs la question de la chronologie logique des événements. Nombreux sont les théoriciens de l'empathie qui, fidèles aux origines romantiques du concept, tiennent la connaissance de l'émotion d'autrui pour primaire et indépendante des contenus de pensée. C'est même

cette primarité de la communication "affective" qui justifie, pour beaucoup, l'usage du concept. Comprendre au delà des mots, "sentir" l'affect dominant ou sous-jacent sans pour autant partager le sentiment (au sens où l'on parlerait de contagion affective ou de sympathie), n'est-ce-pas le talent prêté au bon clinicien, comme d'ailleurs à tout bon psychologue, au sens populaire du terme?

De nombreuses théories ont été proposées pour expliquer le mécanisme de l'empathie. La communication d'inconscient à inconscient a été invoquée sans qu'elle apporte plus qu'une formule nominale. Le rôle des processus d'identification mérite une plus ample considération, comme nous le verrons. Chercher le secret du mécanisme dans la communication primitive du jeune enfant avec son entourage, et principalement avec sa mère, ne fait que déplacer la question. Il n'est pour s'en convaincre que de suivre le débat qui oppose actuellement, pour expliquer l'autisme infantile, ceux qui proposent un trouble primaire de la capacité d'inférer chez autrui l'existence d'un esprit autonome (Baron-Cohen, Leslie & Frith, 1985) à ceux qui voient un défaut primaire de la communication émotionnelle (Hobson, 1984).

Je voudrais aller d'emblée à ce qui me paraît l'essentiel: les rôles complémentaires d'un mécanisme de nature cognitive, les processus d'inférence, et d'un mécanisme reposant sur l'imaginaire, les processus d'identification.

Le rôle des processus inférentiels a été bien mis en évidence par Buie (1981). Il ne s'agit pas d'inférences au sens logicien du terme, mais dans une perspective conforme aux développements actuels de la pragmatique de la communication. Dans cette perspective, tout énoncé d'autrui n'est compris que parce qu'est activé un réseau de connexions épistémiques, liées à la connaissance d'un monde cognitif commun. C'est cette activation qui rend possible l'émergence d'un effet de sens grâce à une heuristique permettant, chez l'allocutaire cette fois, de dégager la représentation d'une attitude propositionnelle proche, sinon identique, à celle qui, chez le locutaire, était à l'origine de l'énoncé.

Illustrons ces processus par des exemples très brefs et très simples, qui montrent leur importance dans la compréhension clinique de l'expérience d'autrui ;

- *"Sylvia est rentrée hier soir avec son bulletin de notes et une paire de ciseaux. C'est quand même terrible"*. L'énoncé ne se comprend que si l'on sait (monde cognitif commun) que la petite Sylvia a été menacée par son père de se voir couper ses nattes si elle continuait de travailler mal. Les inférences nécessaires sont donc, à partir de l'énoncé de la patiente :

- Il existe une Sylvia qui est sa fille.
- Sa fille travaille mal à l'école
- Son mari l'a menacée ...

Mais d'autres inférences se construisent à partir de l'énonciation :

- Elle m'indique que son mari et elle ont commis une faute pédagogique.
- Elle m'indique que la responsabilité majeure tient au père.
- Elle veut que je la libère de sa culpabilité, etc.

On voit comment le clinicien développe, de manière automatique, un ensemble d'inférences qui dépendent à la fois du contenu de l'énoncé et du moment de l'énonciation, et qui rendent possible l'émergence d'un sens sous la forme d'une attitude propositionnelle; laquelle va être traitée par le langage sous une forme ici quasi-métaphorique.

- *'Le train, oui, pour Niort'*. Cet énoncé survient en écho à une intervention qui visait à rapprocher un rêve où il était question de train et de suicide avec un événement dramatique survenu dans la vie du patient et qui se rapportait à un raptus suicidaire associé à un voyage pathologique à Niort. Ici la réponse associative est d'une grande pauvreté. L'analyste ne peut extraire qu'un effet de sens étroit à partir de connexions épistémiques limitées. Du moins celles activées ne représentent qu'une faible part des réseaux sémantiques qui devraient être accessibles au traitement heuristique de l'état mental du moment.

-*'Je vous ai dit qu'à la piscine j'étais gêné par l'érection.... Elle ne se produit plus'*. Est-ce la gêne, est-ce l'érection dont il s'agit? À suivre la construction grammaticale, on infère que c'est à l'érection que s'applique le pronom "Elle". L'arrière-plan et le monde cognitif commun laissent supposer que ce pronom se réfère au substantif "gêne" qui aurait dû être utilisé. Il faut du temps, vraisemblablement quelques secondes, pour qu'une décision sémantique soit prise. Prolongée d'ailleurs par l'hypothèse selon laquelle l'ambiguïté sémantique serait à l'origine de la mauvaise construction syntaxique, et témoignerait d'une ambivalence au moment de la production de la forme propositionnelle. En d'autres termes, c'est parce qu'il ne serait pas si clair pour le locuteur de savoir si la gêne a bien disparu ou encore s'il a raison d'informer le clinicien que cette gêne a disparu, que l'heuristique qui préside à la construction de la forme propositionnelle hésite et finalement laisse se construire une phrase ambiguë, à la manière d'un lapsus. Les psychanalystes recourent volontiers à ce genre d'hypothèse. Explication trop facile et trop généralisable, diront certains. Retenons du moins une réserve de méthode qui va plus loin

contraire nous paraît d'ailleurs plaider en faveur de cette dernière assertion: que signifierait une connaissance empathique dont serait radicalement exclue toute forme d'identification? Le monde cognitif commun et le contexte de la situation présente doivent donner accès à des projections imaginaires. L'empathie implique cette capacité d'entrer dans le monde d'autrui. R. Greenson (1960) en a bien souligné la nécessité. La mauvaise presse que connaît ce processus d'identification dans l'esprit de certains tient surtout au risque de voir un travail de construction imaginaire prendre la place des processus inférentiels. On peut d'ailleurs apporter une certaine précision à la description de cette forme d'identification. Il s'agit, à partir de la connaissance d'une situation marquée par une certaine action, de se représenter comme un acteur imaginaire de cette action.

On voit bien qu'il y a étroite interaction entre la compréhension de l'état mental et la projection subjective dans l'univers reconstruit auquel se réfère cette compréhension. Mais il existe également une certaine indépendance des deux processus. Les inférences sont d'autant plus riches de sens (et donc l'empathie d'autant plus grande) qu'elles portent sur des connexions épistémiques étendues, et donc qu'elles conduisent à une heuristique plus ample. Les inférences sont d'autant plus chargées émotionnellement (et donc l'empathie plus vive affectivement) qu'il y a identification-projection dans l'univers contextuel dont est extraite la forme propositionnelle. Lorsqu'on se réfère à l'empathie comme mode de compréhension de l'état mental d'autrui, on ne peut donc s'en tenir à l'idée d'un processus mystérieux, d'une communication immédiate, mais on est en mesure d'en décrire les mécanismes cognitifs qui assurent la communication du contenu intentionnel, c'est-à-dire du sens, au delà d'un simple décodage du signifié.

N'oublions pas toutefois que notre propos était de situer l'empathie dans la communication psychanalytique. Le problème se trouve maintenant simplifié dans la mesure où il s'agit de décrire l'usage des processus inférentiels dans le cadre de cette communication.

Inférences et communication psychanalytique

L'empathie n'est pas propre à la communication psychanalytique. En effet, les

¹ N.B. L'attitude propositionnelle est ici définie comme constituée d'une forme propositionnelle exprimant l'état de la pensée du locuteur à un moment donné plus les modalités de la croyance et du désir représentant la position du locuteur vis-à-vis de cette énoncé.

processus inférentiels que nous venons d'étudier sont à l'oeuvre dans toutes les formes de communication.

Il s'agit d'abord de saisir le sens d'un énoncé, c'est-à-dire l'intention informative qui s'accomplit dans l'acte d'énonciation: que dit le locuteur? On s'est très longtemps fondé sur le seul modèle post-Saussurien pour rendre compte de ce niveau de compréhension, c'est-à-dire au décodage du signifié à partir du signifiant. Nous avons vu que, des ce niveau, les processus inférentiels étaient à l'oeuvre dans toute pratique de communication, et les conditions de compréhension de l'intention informative en psychanalyse sont les mêmes que dans toute autre pratique (cf. Sperber & Wilson, op.cit.).

Cette compréhension, en dépit de la complexité des processus inférentiels qu'elle implique, est automatique, c'est-à-dire non contrôlée, sans effort volontaire, et irrépressible. Et cependant, des ce niveau, le psychanalyste ne peut accepter sans travail critique les effets de sens ainsi produits. Il doit être attentif, comme nous l'avons vu, aux irrégularités du traitement lexical et syntaxique, sans tenir là, pour autant, la règle exclusive de son écoute. Ces irrégularités résultent de la difficulté que se forme, chez le locuteur, une forme propositionnelle en raison de l'impossibilité que se construisent des règles heuristiques fortes. On peut se demander si Wittgenstein a eu raison de dire qu'il n'existait pas de lapsus de la pensée. Le propre de la situation psychanalytique est, en effet, de renforcer l'activation de connexions épistémiques conflictuelles (au sens cognitif du terme de conflit) et d'affaiblir les plans d'action habituels, donc de renforcer des conflits d'intentions. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la construction d'attitudes propositionnelles claires et sans ambiguïtés soit affaiblie au profit d'états plus cahotiques et fluctuants.

Il s'agit ensuite de saisir l'intention communicative: que cherche à nous dire le locuteur ou, plus précisément, l'agent qui produit l'acte de parole? La connaissance de l'intention communicative n'est pas non plus absente de toute pratique de communication. Et ici comme ailleurs le travail d'inférences porte également sur cette intention.

Mais le psychanalyste porte ici aussi une attention critique à ces inférences. Les intentions conscientes, celles dont le locuteur rend compte, recouvrent des intentions inconscientes. Comment les inférences qui se construisent dans l'esprit du clinicien tiennent-elles aux unes ou aux autres? C'est ici que le principe de pertinence mérite quelques amendements. L'énonciation n'exprime pas nécessairement l'intention de nous faire connaître ce qu'elle nous montre. Elle n'affiche pas davantage clairement l'intention

de nous faire agir ou de nous faire être ce qu'elle dit. Les performatifs sont tout aussi ambigus et suspects que le contenu des informations. Et l'empathie ne s'applique pas seulement aux intentions manifestes ("*Je veux que vous sachiez...*"; "*Vous êtes, pour moi, ...*"). Elle dépend d'inférences qui obéissent à d'autres principes que celui de pertinence et qui ont donné matière à une ample documentation clinique, qu'on se réfère ici aux théories de l'école de Palo-Alto sur le double-lien ou à l'usage de l'illocutoire dans la théorie de Lacan (cf. Borch Jacobson 1990, Forrester 1990, Widlocher 1988).

Cette modalité de l'empathie répond bien à ce qu'on a nommé identification complémentaire (Racker 1957), c'est-à-dire qu'elle développe la capacité de se représenter un schème d'action dans laquelle patient, comme sujet de l'énonciation, place le psychanalyste dans un rôle de complémentarité. Ce dernier peut alors, en se projetant dans le rôle qui lui est ainsi donné ou en prenant conscience qu'il s'y trouve placé, faire l'expérience de la charge émotionnelle que supporte ce rôle. Ainsi se trouve fondé le lien indissociable entre le transfert et le contre-transfert. L'empathie naît ici du contre-transfert, comme cela a été souvent souligné.

Aux inférences portant sur les intentions informative et communicative, il faut ajouter celles qui visent à constituer une communauté de représentations entre les deux protagonistes, ce que je propose d'appeler processus de co-pensée. Ces inférences ont pour effet de produire dans l'esprit du psychanalyste des représentations semblables à celles qui occupent l'esprit du patient. Dans la mesure en effet où les inférences de l'allocutaire tendent à reconstruire une forme propositionnelle du locuteur, il est inévitable qu'à certains moments leur développement anticipe la construction d'une nouvelle forme propositionnelle. À la compréhension du présent s'associe une certaine communauté de pensée pour l'avenir immédiat.

Peut-on parler d'une communication de pensée? Sans doute, à la condition d'en préciser les mécanismes cognitifs. Prenons exemple du "cas" décrit par E.A. Poe (1968) dans la nouvelle "Double assassinat dans la rue Morgue". Dupin et le narrateur se promènent la nuit dans les rues de Paris. Après un silence de près d'un quart d'heure, le narrateur entend Dupin lâcher ces paroles : "*C'est un bien petit garçon en vérité; et il serait mieux à sa place au théâtre des variétés*". Le narrateur acquiesce pour prendre aussitôt conscience du fait que s'ils pensaient bien à la même chose, le ridicule d'un certain savetier devenu acteur, rien au cours du silence qui avait précédé ne permettait à Dupin de deviner ses propres pensées. Dupin retrace alors toutes les associations de pensées qui, à partir des derniers mots précédemment échangés et de certains événements

extérieurs survenus entre-temps, lui ont permis de suivre le courant de pensée qui se poursuivait dans la tête de son compagnon pour le rejoindre, en quelque sorte, sur le thème de l'acteur.

À chaque instant de ce parcours associatif, on voit Dupin construire à partir des liens épistémiques une succession de formes propositionnelles dont Dupin suppose, à juste titre, qu'elles coïncident, dans leur succession même, à celles du narrateur. Ainsi, la communication de pensée s'explique-t-elle par la coïncidence des productions inférentielles.

L'exemple est d'autant plus intéressant que l'explication de Dupin-Poe ne diffère guère de celle proposée par Freud, à propos d'un cas clinique, dans un chapitre des "Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse" (1984). Il s'agit de la trentième conférence, celle consacrée au rêve et à l'occultisme. C'est le cas d'une "apparente transmission de pensée dans la situation analytique", cas se rapportant à la visite d'un certain Docteur Forsyth et aux pensées d'un patient qui au moment même où Freud vient de recevoir le médecin anglais, livre tout un matériel en rapport avec le nom de ce dernier. Freud se livre à toute une minutieuse analyse qui montre que tous les noeuds sémantiques qui existent dans son propre réseau épistémique et qui sont liés au visiteur anglais ont des équivalents dans le réseau épistémique du patient. L'explication apportée par Freud mérite d'être rapprochée de celle de Dupin: *'Le processus télépathique consisterait en effet en ce qu'un acte psychique d'une certaine personne suscite le même acte psychique chez une autre personne. Ce qui se trouve entre ces deux actes psychiques peut aisément être un processus physique où le psychique se transpose à un bout et qui, à l'autre bout, se transpose à nouveau dans le même psychique'*. Freud pose alors l'inconscient comme une forme de la vie mentale qui s'interpose entre le physique et le psychique, là où Poe développait une succession d'énoncés restés conscients, puisque mémorisables, pour Dupin.

Il ne s'agit évidemment pas d'assimiler la communication psychanalytique à une transmission de pensée, mais de montrer comment elle se prête constamment à l'ébauche d'un tel processus. Ceci n'est pas plus mystérieux que l'empathie, et dans la perspective de Poe et de Freud nous retrouvons la perspective cognitive sur laquelle nous prenons appui. Car c'est bien le travail inférentiel qui permet, non seulement de reconstruire la forme propositionnelle qui est à la source de l'acte de parole de *l'autre*, mais aussi de développer un état mental nouveau qui a quelque chance d'être semblable à celui du

Les deux temps de la communication d'insight

Nous avons vu que la prescription de la règle fondamentale reposait plus sur ses implications négatives que sur son contenu positif. C'est en ne satisfaisant pas les intentions informatives et communicatives des communications habituelles que le cadre psychanalytique induit une nouvelle forme de communication. Celle-ci nécessite que se développent des états mentaux qui échappent à toute heuristique propre à la situation, et qui ne peuvent donc pas accéder à la conscience sous la forme d'une proposition susceptible d'être exprimée par des mots. Nous avons vu également que c'est après-coup que, dans l'intention de communiquer cette expérience au psychanalyste, le patient développe une heuristique seconde permettant d'extraire de cet état de la pensée une proposition verbalisable.

Nous pouvons maintenant ajouter deux constatations. La première est que cette expérience du silence en psychanalyse n'est que l'exagération, observable aisément en clinique, d'un mode de communication assez spécifique de la psychanalyse que j'ai appelé la communication d'insight. Celle-ci opère en deux temps. Une première expérience peut être décrite comme la conscience vague d'un état de la pensée, c'est-à-dire d'une forme d'organisation des connexions épistémiques qui ne se résoud pas dans l'extraction d'une forme propositionnelle. Un second temps s'inscrit dans un plan d'observation et de communication de ce premier état, et conduit à l'extraction d'une ou plusieurs formes propositionnelles.

La seconde constatation est l'analogie que nous pouvons établir entre l'après-coup nécessaire à la communication d'insight chez le patient, et l'après-coup nécessaire à la réflexion critique à partir des inférences primaires chez le psychanalyste. S'agit-il d'une simple analogie qui tendrait à une intention de métacommunication portant chez l'un à la production de l'énoncé et chez l'autre à sa compréhension? Ou doit-on tenir pour identiques les opérations mentales dans les deux cas? Le recours à la notion d'inférences secondaires (ou de méta-inférences) nous inclinerait peut-être à la seconde hypothèse.

Un exemple donnera à cette dernière un tour plus concret. Reprenons celui de la mère coupable d'avoir menacé sa fille de lui couper une natte. Des inférences immédiates m'ont permis de comprendre le sens de l'énoncé élliptique et ce que pouvait comporter de honte ou de culpabilité, mais aussi de désir d'être débarrassé du sentiment de faute, la confession de l'événement qui m'était faite. Dans une forme de compréhension qui aurait pu être celle du quotidien, des intentions informative et communicative étaient identifiées.

Mais, précisément, l'outrance du paradoxe nous fait voir que la tâche du psychanalyste n'est pas de tout comprendre, ni celle du patient de tout dire (en se taisant!). On ne peut sortir du paradoxe et justifier le bien-fondé de l'interprétation qu'en rappelant que nous avons à communiquer au patient notre propre travail inférentiel, au risque de rompre le charme de la co-pensée qui s'accommoderait si bien du silence.

Si l'on voit ainsi ce que peuvent apporter à la théorie psychanalytique les apports réflexifs et empiriques des recherches cognitives contemporaines, il ne faudrait pas que les spécialistes de ce domaine méconnaissent l'intérêt de confronter leurs modèles et leurs méthodes à des expériences cliniques que l'on peut bien appeler psychopathologiques, dans le sens où Freud parlait du rêve comme d'un modèle psychopathologique. Il était intéressant à cet égard de montrer comment fonctionnait le modèle ostensif-inférentiel de la communication dans une situation où ne semble pas intervenir le principe de pertinence.

Artigo entregue em 06 de Agosto de 2004.

Aceito em 10 de Setembro de 2004.



Bibliographie — References — Referências Bibliográficas

- BARON-COHEN, S, LESLIE, A.M. & FRITH, U. (1985). Does the autistic child have a "theory of mind"? in *Cognition*, 21, pp. 37-46.
- BUIE, D. H. (1981). Empathy: its Nature and Limitations. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, Vol.29, n°2, pp. 281-307.
- BORCH -JACOBSEN (1990). *Lacan. Le Maître Absolu*. Paris, Flammarion.
- FODOR, J.A. (1987). *Psychosemantico*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
- FORRESTER, J. (1990). *The Seductions of Psychoanalysis. Freud, Lacan & Derrida*. Cambridge, Cambridge University Press.
- FREUD, Sigmund. (1984). *Nouvelles Conférences d'Introduction à la Psychanalyse*. Trad. Fr. R.M. Zeitlin, Paris, Gallimard.
- FREUD, Sigmund. (1950) *L 'Interprétation des Rêves*. Paris, Presses Universitaires de France.
- GREENSON R. (1960). Empathy and its Vicissitudes. *The International Journal of Psycho-Analysis*, Vol. XLI, July-October 1960, Part 4-5, pp. 418-424.
- HOBSON, R.P. (1984). Early Childhood Autism and the Question of Egocentrism. *Journal of Autism & Developmental Disorders*, 14, pp. 85-104.
- POE, E. A. (1968). *Tales*, Paris, Aubier.
- PRIETO, L.J. (1975). *Pertinence et Pratique*. Paris, Editions de Minuit.
- RACKER, H. (1957). The Meanings and Use of Vountertransference. *Psychoanalytic Quarterly*, 26, pp. 303-357.
- SHALLICE, T. (1988). *From Neuropsychology to Mental Structure*. Cambridge, Cambridge University Press.
- SPERBER, D., WILSON, D. (1989). *La pertinence. Communication et cognition*. Trad. fr. A. Gerschenfeld & D. Sperber, Paris, Minuit.
- TANSEY, M.J., BURKE, W.F. (1989). *Understanding Counter-Transference. From Projective Identification to Empathy*. Hillsdale NJ. Hove and London, The Analytic Press.
- TROGNON, A. (1991) L'interaction en Général : sujets, groupes, cognitions, représentations sociales. *Connexions*, 57/1991-1.
- WIDLÖCHER, Daniel. (1986). *Métapsychologie du Sens*. Collection Psychiatrie Ouverte, Paris, Presses Universitaire de France.
- WIDLÖCHER, Daniel. (1988) La Positivité de l'Inconscient. *L'Ecrit du Temps*, n°18.
- WIDLÖCHER, Daniel. (1991) L'autisme du Rêve. *Revue Internationale de Psychopathologie*, n° 3, pp. 31-49.

* Psicanalista, Professor da *Université Pierre et Marie Curie*, Chefe do Setor de Psiquiatria do *Groupe Hospitalier Pitié-Salpêtrière* - Paris, França.

inter
inter
inter
T H E S I S